

## LA DEVOTION EN BAS-VIVARAIS

### De la fin de la Monarchie de Juillet à la fin du Second Empire

(d'après la *Chronique de Notre-Dame-de-Bon-Secours*)

Après les troubles suscités dans le diocèse de Viviers par l'adhésion de Monseigneur de Savine à la Constitution Civile du Clergé, après la suppression du siège épiscopal au profit de Mende de 1801 à 1822, mesure que la géographie du pays et l'ancienneté de son Eglise rendaient injustifiable, les catholiques ardéchois (environ 87 % de la population) avaient bénéficié du gouvernement de deux prélats fort dignes, mais de santé fragile et d'âge avancé. Les fidèles accueillirent avec une grande joie, en 1841, la nomination de Monseigneur Guibert, Oblat de Marie Immaculée, un Provençal, un Aixois, qui venait de Corse où il avait dirigé le grand séminaire après avoir été missionnaire dans la région de Gap. Monseigneur de Mazenod, fondateur des Oblats, vivait encore et c'est à lui que le jeune évêque, à peine quadragénaire, écrivait dès son installation à Viviers, des lettres enthousiastes qui rendent un irrécusable témoignage de la piété profonde du peuple vivarois, conservée à travers les tempêtes. Le schisme constitutionnel était totalement résorbé depuis 1804, grâce surtout à l'action réconciliatrice de Monsieur Vernet, un Sulpicien originaire de Villeneuve-de-Berg. Entre la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et la mi-XIX<sup>e</sup> siècle, les paroisses où les laïcs pouvaient se grouper en une ou plusieurs confréries étaient souvent les mêmes : on peut le prouver pour le sud-ouest du Vivarais, pour la région correspondant à l'ancienne officialité de Largentièrre (voir croquis), et des indices permettent de le supposer avec vraisemblance pour le reste du diocèse.

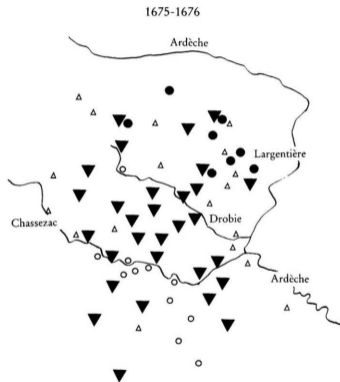
A la veille d'entreprendre la visite pastorale qui, de 1842 à 1847, allait le conduire dans le moindre village de l'Ardèche, Monseigneur Guibert, qui revenait d'un « pieux pèlerinage au tombeau de saint François Régis »<sup>1</sup>, à

---

La source principale de cette communication est la *Chronique de Notre-Dame-de-Bon-Secours*, m.s., consultée à Lablachère, Ardèche, grâce à l'obligeance des P.P. Oblats de Marie-Immaculée, gardiens du sanctuaire.

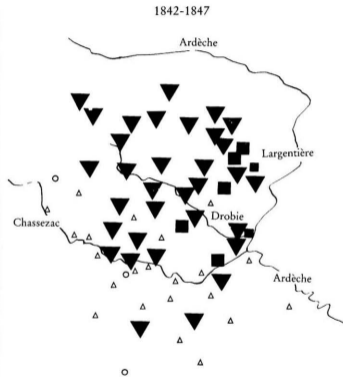
1. *Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Viviers pour la visite générale de son diocèse*, Avignon, 1842, p. 5.

CONFRERIES DU SAINT-SACREMENT ET DES PENITENTS D'APRES LES VISITES PASTORALES  
(sud-ouest du Vivarais : officialité de Largentière)



- ▼ Paroisse ayant une confrérie du Saint-Sacrement
- Paroisse ayant une confrérie de pénitents (sans précision)
- Paroisse non visitée
- △ Absence de ces confréries dans la paroisse

Carte dressée par M.H. Froeschlé-Chopard.



- ▼ Paroisse ayant une confrérie des pénitents du Saint-Sacrement
- Paroisse ayant une confrérie de pénitents du Gonfalon
- Paroisse ayant une confrérie de pénitents noirs
- Paroisse non visitée
- △ Absence de ces confréries dans la paroisse

La Louvesc, dans le nord montagneux du pays, écrivait en évoquant aussi bien l'accueil des populations rhodaniennes de Viviers et du Bourg-Saint-Andéol que l'empressement des habitants du Haut-Vivarais : « Nous surabondons de joie en voyant la réalité de tout ce qu'on nous avait dit en l'honneur de votre foi et de votre piété<sup>2</sup>. » Pour alimenter cette piété et l'approfondir, il envisageait tout un programme de missions. Dès juin 1843, il s'ouvrait à Monseigneur de Mazenod du projet dont il prévoyait l'exécution pour le temps qui suivrait sa visite générale : faire « donner une mission ou retraite dans chaque chef-lieu de canton, tantôt avec nos Pères, tantôt avec les Pères jésuites de La Louvesc. J'ai fait connaître ce projet qui est accueilli par nos prêtres avec bonheur »<sup>3</sup>.

Les Jésuites avaient une résidence en Ardèche, ils étaient responsables, depuis 1832, du pèlerinage de La Louvesc. Monseigneur Guibert sut saisir l'occasion qui se présentait d'installer à demeure les Oblats de Marie en obtenant pour eux la charge du sanctuaire de Notre-Dame-de-Bon-Secours, en Bas-Vivarais.

En 1680, un officier retiré du service, le sieur Gineste Delille et son épouse, Anne-Marie de Paulet, résolurent d'ériger en l'honneur de la Vierge Marie, à proximité du village de Lablachère, dans les garrigues que traverse l'actuelle route nationale conduisant d'Aubenas à Alès, une chapelle où très vite beaucoup vinrent prier, surtout, dit-on, pour obtenir les grâces nécessaires à la vie de famille. On y venait faire bénir ses fiançailles et même s'y marier. Le modeste sanctuaire fut pillé pendant la Révolution, puis fermé, et rouvert au culte dès 1803 ; officiellement, en 1805. L'affluence y devint telle, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, que le chapelain desservant, même secondé, ne pouvait plus suffire à la tâche. On songeait à installer à Notre-Dame une communauté religieuse. Les Jésuites, en 1834, tentèrent d'y créer une seconde résidence, mais se retirèrent au bout de quelques semaines. C'est en 1846 que les Oblats s'y installèrent. Le 11 février de cette année-là, deux Provençaux, le Père Dassy et le Père Hermitte, arrivèrent à Notre-Dame-de-Bon-Secours. Bientôt quatre autres prêtres et trois convers formèrent avec eux une communauté solide, toute au service des ferventes populations d'alentour.

\*  
\* \*

Une *Chronique de Notre-Dame-de-Bon-Secours* conservée dans les archives de la résidence des Oblats à Lablachère donne sur la dévotion des régions de l'Ardèche sillonnée par les Pères, essentiellement le Bas-Vivarais, du Coiron au Gard, des pentes cévenoles au Rivage rhodanien, mais aussi quelques coins des Boutières, et des parties du Plateau, à la limite du Velay, des renseignements nombreux, qui viennent confirmer et colorer ceux que l'on peut tirer de l'ensemble des procès-verbaux des visites pastorales de Monseigneur Guibert, quant à la pratique pascale, notamment. Mais au-delà de la période 1842-1847, les témoignages réunis dans cette *Chronique*, extraits

2. *Op. cit.*, p. 4.

3. J. Paguelle de Follenay, *Vie du Cardinal Guibert*, Paris, 1896, t. 2, p. 21.

des lettres des Pères Oblats à Monseigneur de Mazenod ou à ses successeurs, comptes-rendus de missions, comptes-rendus des travaux des Pères restés au sanctuaire pour l'animation du pèlerinage, sont particulièrement précieux : car on est très pauvre en détails concernant la vie du diocèse de 1857 à 1881. Pour ce quart de siècle qui couvre tout l'épiscopat de Monseigneur Delcussy (1857-1876) et les premières années de Monseigneur Bonnet, en l'absence des procès-verbaux des visites pastorales, qui ont disparu des archives du diocèse, et avant la parution de la *Semaine Religieuse*, la *Chronique de Notre-Dame-de-Bon-Secours* est fort utile.

\*  
\* \*

Elle nous renseigne d'abord, d'une manière générale, sur le niveau culturel de la population et sur la profondeur de ses besoins spirituels. A bien des reprises, le supérieur de Notre-Dame (pour notre période, il s'agit surtout du Père Dassy, puis du Père Martin) s'efforce de donner à ses supérieurs marseillais une idée précise des façons d'être, des compétences et des talents que devaient posséder les Oblats pour bien répondre aux attentes des gens du pays : il ne fallait surtout pas de caractères cassants, ni de « gens de toilette », pas plus que de missionnaires ayant « l'accent francilhot », c'est-à-dire l'accent du Nord, mais des religieux modestes et avenants, connaissant bien la langue d'oc :

« Nous nous demandons chaque jour... comment auraient fait à notre place les deux Dauphinois que vous aviez primitivement désignés pour l'établissement de Notre-Dame-de-Bon-Secours. A Saint-Marcel, les trois quarts de la population ne peuvent se confesser qu'en patois, qui est presque notre langage provençal ; les curés affirment qu'il en est de même de tout le Bas-Vivarais et nous nous sommes bien aperçus nous-même à Notre-Dame-de-Bon-Secours, par le petit nombre de pèlerins qui ont visité le sanctuaire lorsque nous nous y trouvions, qu'il fallait pour les confesser en ces pays ou des Languedociens, ou des Vivariens (sic), ou des montagnards des Basses-Alpes, ou enfin des Provençaux du Midi. Les hommes surtout ne savent pas s'expliquer en français... Me voilà confessant la moitié de mon monde comme je l'aurais fait dans les campagnes de Marseille, en provençal. Comme cependant il peut se faire qu'il n'y ait pas, parmi les pèlerins de Bon-Secours un aussi grand nombre qu'on le dit de gens qui ne peuvent pas s'expliquer en français, dans les quatre ou cinq mois je vous dirai en toute simplicité et franchise à quelle catégorie de nationalité doivent appartenir les futurs élus de Notre-Dame-de-Bon-Secours. »

Mais il ne faudrait pas croire que les gens du Vivarais étaient en majorité des analphabètes, leur préférence pour l'usage quotidien du parler d'oc ne permettant d'ailleurs aucune conclusion en ce domaine.

« Ne croyez pas surtout que, vu l'aspérité du terrain, on se contente ici de toute espèce d'ouvriers : on est bien plus civilisé et bien plus difficile que dans le Comtat, par exemple... On s'entretient encore du bon Père S... dans les paroisses où il a tant estropié le français, et il ne nous serait pas très

avantageux de faire revivre sa mémoire — grammaticale, j'entends — car pour l'esprit et les vertus, il ne laissait rien à désirer. »

Le Père Martin demandera aussi des missionnaires à la santé robuste. « Si vous nous envoyez quelque nouveau Père, il faut qu'il puisse figurer parmi les vaillants d'Israël, car la besogne est rude pendant l'hiver au milieu des neiges et des frimas du Vivarais. »

Quant aux neiges et aux frimas du Vivarais, il y a, de la part du Père Martin, un peu d'amplification littéraire. C'est en juin 1859 seulement qu'eut lieu, au Cros-de-Géorand, dans la région du Lac d'Issarlès, « la première mission donnée dans ces contrées ». Si rude qu'y soit le climat, on ne risque pas trop, en juin, d'y subir l'inclémence du temps. Cette mission, treize ans après l'arrivée des Oblats dans le pays d'oliviers et de vignes où est bâti le hameau de Notre-Dame, suscita un grand enthousiasme : « Quoique froids montagnards, à ce qu'on dit », les 1.500 habitants que comptait alors la paroisse « avaient presque pris feu comme des Languedociens. »

Beaucoup d'hommes étaient pratiquants, on l'a vu déjà, mais les Pères s'en émerveillèrent longtemps. Dans la partie des Alpes où plusieurs avaient travaillé de nombreuses années avant d'être envoyés dans l'Ardèche, il n'en était pas ainsi, par exemple au sanctuaire de l'Osier, dans le diocèse de Grenoble, où seules les femmes affluaient. « Quel peuple que le peuple qui nous entoure », écrivait le Père Dassy à Monseigneur de Mazenod. A Lablachère, au cours d'une retraite de trois jours, on avait pu « admettre à la communion 1.400 personnes, dont 800 hommes. »

La maison-mère était-elle peu convaincue de la nécessité d'envoyer en Ardèche des sujets bien instruits ? Tel supérieur local insistait, expliquait : « On n'est pas plus dépourvu de sens ici qu'ailleurs, et on a besoin même de s'y soigner plus qu'en d'autres endroits. En général, les prêtres affluent dans les missions, les fidèles accourent en masse, les bourgeois comme les autres, de manière que les auditoires, quoique bienveillants, demandent d'être respectés. »

Les relations sont bonnes avec le clergé des paroisses. C'est que « les ecclésiastiques du pays ne partagent pas les idées de ces prêtres peu sensés qui dédaignent notre ministère qu'ils appellent bêtement feu de paille, comme si le leur était un feu grégeois. »

Le peuple du Bas-Vivarais aimait chanter, mais au milieu du siècle les gens n'y connaissaient, paraît-il, que deux cantiques : un cantique de repentance « Hélas, quelle douleur... », dont les paroles sont de Monseigneur de Forbin-Janson sur une mélodie qu'on dit languedocienne, et un cantique de louange, « Bénissons à jamais le Seigneur dans ses bienfaits », de Grignon de Montfort. C'était trop peu, il fallait un recueil de cantiques. Celui qu'on utilisait à Notre-Dame de l'Osier ne pouvait convenir, on ne sait pas pourquoi, la *Chronique* ne le précise pas. Les Oblats demandaient qu'on leur envoie plutôt les cantiques publiés à Marseille par M. Olive, imprimeur. Et comme Monseigneur de Mazenod venait de désigner pour l'Ardèche un frère bon musicien,

la résidence de Notre-Dame fit l'achat d'un instrument : « Nous lui avons procuré un ophicléide et il nous fait de la musique aux offices. »

\*  
\* \*

Les fidèles manifestaient leur enthousiasme « comme les Languedociens », l'affirmation revient plusieurs fois. A ces catholiques un peu exubérants, il fallait des cérémonies très vivantes, que les Oblats de Marie, sensibles aux aspects festifs de la piété ultramontaine, étaient les premiers à désirer. On illuminait le dedans et le dehors du sanctuaire pour les nuits de prière du 15 août et du 8 septembre. « Presque tous les pèlerins ont passé la nuit dans l'église, chantant ou suivant les cantiques, priant avec beaucoup de piété. Plusieurs, succombant au sommeil ont dormi, mais avec toute convenance, dans le sanctuaire, aux pieds de Notre-Dame. »

C'est que pendant toute la nuit, les Pères confessaient, avec des files d'attente. Dès 1846, il fallait avoir six à sept confesseurs pour l'Assomption, et une douzaine pour la Nativité de Marie. Il n'était pas question, on le comprend, d'absolution différée. Peut-être cette pratique rigoriste fut-elle appliquée au Teil dans une mission à cause du laxisme extrême constaté dans la paroisse, mais les Oblats qui, malgré la pauvreté de leur bibliothèque, pauvreté dont ils se plaignent longtemps, possédaient deux exemplaires de la *Théologie morale* de saint Alphonse de Liguori, usaient habituellement de mansuétude plutôt que de sévérité.

Les processions autour du sanctuaire, bien plus vaste que la chapelle primitive, étaient spectaculaires, lors des deux grandes fêtes mariales de l'été. Elles réunissaient des pèlerins arrivés en groupe de leurs paroisses et des fidèles isolés, venus les uns et les autres de tous les coins du sud et du centre de l'Ardèche, mais aussi du nord du Gard, de la Lozère, du Vaucluse, et du diocèse de Valence, parfois. Au début de la décennie 1850-1860, on comptait 500 à 600 communians par semaine, en moyenne annuelle, mais 5.000, dont 1/5° d'hommes, pour la Nativité de Marie, sur les 20.000 pèlerins de cette fête. Seul le mois de mai tarissait vraiment l'affluence, à cause des vers à soie, mais en juillet, comme pour se racheter d'une apparence de négligence, beaucoup apportaient des offrandes de cocons. Il fallait, en mai, fournir de la feuille aux vers à soie, c'est la raison pour laquelle le mois de Marie, fidèlement célébré à Notre-Dame, n'attirait que peu de monde.

Les Pères notent avec une grande satisfaction, en 1863, que « Notre-Dame-de-Bon-Secours a pris depuis quelque temps une physionomie si animée qu'elle marchera bientôt de pair avec le grand pèlerinage de La Louvesc... malgré l'émigration qui dépeuple ce pays-ci depuis la maladie de la vigne, nous voyons augmenter le nombre de nos pèlerins. » A cette époque, le Père Martin pense que 80.000 fidèles au moins, peut-être 100.000, viennent chaque année à Bon-Secours. Ce n'est pas invraisemblable : l'Ardèche comptait, en 1861, 388.000 habitants. L'affluence numériquement, était donc comparable à celle de Lourdes entre 1870 et 1878<sup>4</sup>.

4. R.P. Lecanuet, *L'Eglise de France sous la Troisième République*, t. 1, Les dernières années du pontificat de Pie IX, Paris, 1931, p. 382.

Les Oblats prêchaient chaque année une vingtaine de missions ou de jubilés, pas toujours dans l'Ardèche, il est vrai. Beaucoup avaient lieu dans le Gard et quelques-uns en Provence, aux environs de Marseille, de Fréjus, et dans l'intérieur du Var. Les comptes rendus de ces missions gardoises ou provençales qui sont parfois donnés dans la *Chronique de Notre-Dame-de-Bon-Secours* permettent par comparaison de mieux évaluer la piété des Ardéchois. La carte de la ferveur qu'on pourrait essayer d'esquisser à partir des comptes rendus de mission coïnciderait bien avec celle de la pratique pascalle. Dans les cantons de Joyeuse et des Vans (ils comptaient respectivement, vers 1845, 93 % et 87 % de pascalisants<sup>5</sup>, c'est-à-dire dans presque toute l'ancienne officialité de Largentière, le sud-ouest de l'Ardèche limitrophe de la Lozère et du Gard, très peu « résistent à la grâce ». Souvent, dans les villages sinon dans les bourgades, absolument tous les paroissiens participent à la communion finale. Même dans des pays plus difficiles, comme dans les environs de Privas ou dans la vallée du Rhône, à Rochemaure, à Baix, au Teil, les missionnaires obtiennent de très beaux résultats. Dans les régions ardéchoises où les Oblats estiment que les fruits de leurs travaux sont relativement médiocres, la proportion de pascalisants peut cependant approcher 80 %. Si le terrain est plus ingrat, c'est en partie à cause des mariages mixtes, dans les villages où les protestants sont en nombre. Il est quelquefois fait mention de mariages régularisés, plus rarement d'abjurations, mais celà arrive, pour Alissas, Saint-Pierreville, Les Ollières.

De 1850 à 1852, les événements politiques, aux alentours de Notre-Dame, troublent un peu la belle sérénité ordinaire. En février 1850, pourtant, lors d'une mission, les paroissiens de Lablachère se sont tous approchés de la Sainte Table alors qu'on n'osait l'espérer : « les bourgeois ont donné l'exemple... et les opinions politiques qui avaient occasionné tant d'oubli de la religion cette année-ci ont été oubliées pour faire place aux affaires spirituelles. » Il en va à peu près de même le mois suivant à Sanilhac, près de Largentière, mais le succès est moindre, le pays est plus dur, le curé y fut plus d'une fois victime « de la brutalité d'hommes peu disposés à profiter des grâces de la religion », ce qui est sûrement un euphémisme : des coups de feu ont été tirés. Mais quelques années plus tard, en 1859, à l'occasion de l'Adoration perpétuelle instaurée l'année précédente par Monseigneur Delcussy<sup>6</sup>, le calme est tout à fait revenu dans la paroisse qui s'est tout entière approchée des sacrements. On a même compté à la communion plus d'hommes que de femmes.

A la suite du coup d'état du 2 décembre, le Père Martin donne à Monseigneur de Mazonod, le 20 du même mois, quelques nouvelles de la vie à Notre-Dame. Les troubles ont arrêté les missions pendant quelques semaines. « Des bandes nombreuses se sont formées autour de nous et ont exprimé assez

5. F. Champetier, *Le catholicisme en Vivarais d'après les visites pastorales de Monseigneur Guibert (1842-1847)*, Mémoire de maîtrise, Université Paul Valéry, Montpellier III, 1985, p. 126-140 et G. Cholvy (sous la direction de), *Histoire du Vivarais*, Toulouse 1988, p. 223.

6. A. Coront-Ducluzeau, « Nouvel essor du diocèse, 1823-1876 », in *Petite Histoire de l'Eglise diocésaine de Viviers*, sous la direction de J. Charay, Aubenas, 1977, p. 240.

clairement leurs sanguinaires projets. Heureusement ce sombre nuage est allé crever ailleurs et nous en avons été quittes pour quelques mouvements de pique et de sabre. » En janvier 1852, la mission de Joyeuse réussit au-delà de toute espérance : « La bourgeoisie, qui est assez nombreuse, s'est décidée toute entière à s'approcher des sacrements et le reste a suivi. La gendarmerie s'est présentée aussi à la Sainte Table... Plusieurs francs-maçons ont renoncé à leur loge... » Serait-ce un cas où quelque curé jaloux pourrait légitimement parler de feu de paille ? On est fondé à se poser la question.

L'élan des missions se ralentit un peu, à partir de 1862, si le succès du pèlerinage se confirme : « Les missionnaires ont été en très grande vogue jusqu'à présent dans le Vivarais, mais la grande disette qui désole depuis plusieurs années la contrée et le rassasiement aussi des prédications ont un peu ralenti le premier élan », écrit le Père Martin au T.R.P. Fabre, successeur de Monseigneur de Mazenod († 1861) à la tête de la congrégation. Tous les curés voudraient qu'on leur prêche l'Avent et le Carême, ce qui oblige à en refuser un grand nombre, et hors de ces deux périodes, ils réclament moins les missionnaires.

Cette même année 1862, une mission à Chomérac fut si réussie, « l'élan religieux était si ardent que les protestants s'en sont émus et ont appelé des prédicants étrangers, attendu que leur ministre les laissait dans une apathie générale. » Un peu plus tard, à Vallon, fief protestant du Bas-Vivarais, la prédication des Oblats fut si appréciée que bon nombre de réformés suivirent les exercices, sans qu'aucun d'eux, d'ailleurs, se soit pour autant converti. Tous les catholiques s'étaient rendus à l'appel de la mission.

Il faut remarquer qu'on ne trouve dans les comptes rendus des Oblats, à propos du protestantisme, aucune âpreté polémique. Quand les Pères Hermitte et Avignon travaillent à préparer dans la paroisse de Brouzet, au sud de Barjac, dans le Gard, la réception de Monseigneur Plantier, l'évêque de Nîmes, toute la population, y compris les notables protestants, se prépare à la fête. Des arbres transplantés, reliés par des guirlandes sur un bon kilomètre, formaient une allée magnifique... (mars 1862).

Les Pères avouent leur admiration devant les congrégations de laïcs « qui ont quelquefois l'importance d'une paroisse entière, car dans certains pays, nous avons trouvé des associations de jeunes gens qui étaient au nombre de 500 comme à Barjac... et des confréries de femmes de plus de 1.500, comme à Largentière. » A Villefort, en Lozère, qui avait alors 3.000 habitants, le Père Martin fut vivement frappé, au cours d'une mission, par la procession des Pénitents, le soir du Jeudi Saint, « des centaines d'hommes et de femmes défilant aux flambeaux, portant les emblèmes de la Passion. »

\*  
\* \*

Les Pères de Notre-Dame prêchaient enfin, très fréquemment, des retraites aux communautés religieuses de la région, surtout aux communautés de femmes. Souvent ils assuraient la retraite annuelle de la congrégation de Saint Régis, à Aubenas ; des congrégations de Saint Joseph, à Vesseaux, à Saint-Etienne-



de-Lugarès, aux Vans et à Valgorge. Ils rendaient aussi ce service aux sœurs de la Sainte Famille, à Vagnas, soit à six congrégations groupant un millier de membres. La plupart de ces femmes étaient institutrices à la campagne, c'est dire l'importance de l'impulsion spirituelle donnée par les Oblats. Les Jésuites étaient eux aussi invités à prêcher des retraites à ces consacrées, d'autant plus que les instituts féminins relevaient pour la plupart de leur direction. Mais qu'on n'imagine pas quelque rivalité apostolique : le plus populaire, le plus connu des missionnaires oblates de Notre-Dame-de-Bon-Secours, le Père Hermitte, qui résida autant dire sans interruption à Notre-Dame de 1846 à sa mort, survenue en 1884, s'inspirait dans sa prédication, familière et toute évangélique, des travaux de deux jésuites : un hollandais, Cornelius a Lapide (1567-1637) et un italien, Segneri (1624-1694), qu'il lisait sans traduction.

\*  
\*\*

Le Père Hermitte est bien souvent évoqué dans la *Chronique de Notre-Dame-de-Bon-Secours*. Comment pourrait-il en être autrement de ce religieux qui sillonna à pied, semaine après semaine, pendant près de 38 ans, de Saint-Etienne-de-Lugarès aux Vans, de Montselgues à Barjac, de Saint-Laurent-sous-Coiron à Saint-Ambroix et au-delà, tous les cantons desservis par les Pères de son couvent ? Ce Marseillais fils d'un riche négociant pratiquait un jeûne habituel. Il vivait dans la plus extrême pauvreté matérielle, habitant une cellule sans feu très sommairement meublée. Il était habillé de telle manière que les mendiants même ne pouvaient lui porter envie. Fort cultivé et bon théologien, il recherchait la compagnie des plus simples. Pieux au point de passer dans la retraite et la prière continuelle, chaque semaine, tout le jour qui précédait sa confession, il a laissé aux générations qui l'ont connu, à la fin du siècle dernier, le souvenir d'un saint plein de douceur, et c'est à lui que Monseigneur Bonnet pensait, même s'il avait dans l'esprit le nom de plusieurs autres Oblats qui reposent à Lablachère, quand il disait du cimetière des religieux à Notre-Dame que c'était un vrai reliquaire.

\*  
\*\*

Les Oblats de Marie, dans le sud alors si fervent de ce Vivarais qui devait pendant des décennies rester encotre terre de chrétienté (la permanence de hauts pourcentages de pratique religieuse jusqu'à 1957 et un peu au-delà mérite attention) travaillèrent dans des régions parcourues au XVIII<sup>e</sup> siècle par les missionnaires de la Congrégation de Sainte-Garde, d'Avignon, qui luttèrent, surtout dans la région de Joyeuse, contre un rigorisme jansénisant, en répandant le culte du Sacré-Cœur auquel était attaché l'évêque de l'époque, Monseigneur de Villeneuve, un Provençal, déjà. Les Oblats n'étaient pas pionniers, et nul ne le savait plus qu'eux. Ils savaient bien aussi tout ce que le pays où ils étaient envoyés devait aux prêtres des paroisses, leur *Chronique* en apporte la preuve. Toutefois, sans vouloir minimiser l'importance de la formation profonde donnée aux catholiques du diocèse par un clergé séculier qui devait aux Sulpiciens du grand séminaire de Viviers toute sa doctrine, il

est permis de penser que la présence de religieux vivant dans le rayonnement spirituel du Père de Mazenod explique pour une bonne part l'imprégnation chrétienne de ces terres du Sud. Aussi ne saurait-on s'étonner qu'autour du sanctuaire de Notre-Dame-de-Bon-Secours soient nées, en 1903, la Jeunesse Catholique des jeunes gens du Vivarais, vite affiliée à l'A.C.J.F.<sup>7</sup>, puis, en 1941, la Jeunesse Agricole Catholique Féminine, la J.A.C.F.<sup>8</sup>, qui furent les plus belles réussites apostoliques du XX<sup>e</sup> siècle dans le diocèse de Viviers.

Jacqueline ROUX

---

7. J. Roux, « La Jeunesse Catholique du diocèse de Viviers, 1903-1942 ». Actes du colloque de Mémoires d'Ardèche, *Religion et Société*, Privas, 1985, p. 74-85.

En 1899, un premier groupe affilié à l'A.C.J.F. naquit dans la région d'Annonay, mais sans rayonner dans le diocèse. Le surgissement de la J.C. en 1903 à Lablachère fut déterminant pour l'ensemble de l'Ardèche.

8. J. Roux, *Au service du monde rural*, Germaine Maurin, Largentière, 1987, p. 19-20.